

Jardin de rocaille : octobre

Michael Bishop

Number 16, March 1987

D.G. Jones : d'un texte, d'autres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025373ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025373ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bishop, M. (1987). Jardin de rocaille : octobre. *Urgences*, (16), 20–21.
<https://doi.org/10.7202/025373ar>

Michael Bishop
JARDIN DE ROCAILLE: OCTOBRE

Sous la pluie il est ruine
d'ombres, il est
tombe de fleurs

Il rassemble les couleurs
de feuilles tombées. Pourtant
voici les pierres qui fleurissent

comme un rassemblement de tomes
où les voix en allées continuent
à parler

De plus en plus ma bouche
s'emplit de pierres
et les os de mes collègues

ressemblent à des fleurs
Ce fouillis, est-il le paradis
ou Angkor-Vat

ou le centre-ville après
10h? Il n'est
ni vivant ni mort

ni humain. Je passe devant
sous la pluie, sombre. Il est
croissance de runes

URGENCES: DOUGLAS JONES

Une poésie dont l'attachement tellurique nous sensibilise à la fois à nos manques, notre effondrement, cela qui, en nous, refuse de se manifester, et aux vestiges d'un vieux rêve qui pourrait renaître, d'une lumière, clignotante, s'attachant toujours à l'avenir de son secret... Douglas Jones, jamais ésotérique quoique toujours personnel, centre son oeuvre sur le vaste ruissellement du monde. Écrire, c'est pénétrer le spectral, l'énigme vivante de l'être, c'est s'ouvrir à sa réserve: ce qui, dans l'être, nous échappe et ce qui ne cesse de laisser filtrer sa profondeur inouïe. «Rock Garden: October» évoque, obliquement, l'ubiquité du désastre de la terre comme aussi la fragile révélation d'une étonnante délicatesse qui persiste, marginale mais vibrante. La lecture des signes de la terre nous plonge ainsi dans l'exploration du banal, du minimum, site emblématique et extériorisé d'une calamité/résistance et individuelle et collective. La terre, dans cette optique, comme ici dans ce petit fragment de jardin en octobre, se trouve comme télescopée: elle ressemble à un immense hologramme où chacune de ses cellules reflète la même évidence monstrueuse et indicible. Surtout, peut-être, la poésie de Douglas Jones est un lieu où parle, et pleure, l'amour: force estropiée mais inextinguible, voie/voix difficile, lacérée, meurtrie, saignante, qui garde toujours, cependant, la nostalgie et l'espoir d'une raison désirante, le sens obscur d'une quête à combler.